

*« C'est ainsi que mes parents firent de moi le fils "parallèle",
celui qu'on, ne rencontrait jamais, à l'image des droites du même nom. »*

CHAPITRE 1

ENTRÉE EN SCÈNE

« À cette époque, une grossesse n'était que rarement une bonne nouvelle. Au moment des privations et des incertitudes pour l'avenir, en pleine occupation allemande, j'imagine que ma mère ne s'était pas franchement réjouie de sa nouvelle maternité...

Je l'imagine d'autant mieux, qu'elle me le fit sentir jusqu'à la fin de sa vie : j'étais celui qui s'était invité sans permission, l'importun, le voleur de vie, le squatteur de ventre !

Pour mon père non plus, je n'étais pas le bienvenu : son indifférence absolue durant mon enfance et ma jeunesse, en témoignent suffisamment.

Toutefois, il fallut bien se résigner et attendre patiemment que la nature eut fait son office. Donc ma mère n'ayant, à l'évidence, trouvé personne à qui déléguer cette tâche ingrate que sont « les couches », dut, parvenue au terme de cette grossesse incongrue, me mettre au monde elle-même. À corps et cœur défendant probablement...

C'est ainsi que je vis le jour, envers et contre tous et tout, le 9 septembre 1943 en Normandie, dans un milieu hostile, le château familial.

Je ne dispose d'aucune précision : ma naissance fut-elle facile, rapide ou douloureuse, avec ou sans complications ? Elle ne m'en a jamais parlé. Comme elle ne m'a pas parlé de la suite d'ailleurs. Pour entendre ses confessions, la première condition aurait dû être ma présence auprès d'elle, dans notre immense propriété familiale, près d'Étretat.

Mais cette condition n'a pas été remplie. J'ai bien grandi en Normandie, comme le reste de ma fratrie, mais pas au domaine avec ma famille. Ma mère avait assuré un périmètre de sécurité, d'une bonne dizaine de kilomètres, entre moi et eux.

C'est ainsi que mes parents firent de moi le fils « parallèle », celui qu'on ne rencontrait jamais, à l'image des droites du même nom.

Dès ma naissance, c'est-à-dire quelques bouffées d'air après ma venue au monde inopinée, selon la version officielle, ma mère coupa son lait avec de savantes potions aussi imbuables qu'indigestes et je fus aussitôt confié à une nourrice. Je devrais dire : « l'on m'emmena chez une nourrice, comme on laisse un paquet à la consigne, mieux, tel un vêtement que l'on remet à un teinturier et que l'on reprend, une fois fait le travail pénible et salissant. À la différence que moi, personne ne m'a repris, une fois élevé, ni jamais réclamé. En fait, l'exemple de la consigne s'avère plus adapté à ma situation familiale.

Je n'ai pas été perdu ou oublié, j'ai été banni dès ma naissance. Mais mes parents ne m'ont pas abandonné comme tout le monde, ce qui m'aurait donné une petite chance d'être un peu heureux. Non. Car ils n'étaient pas tout le monde, en particulier ma mère qui ne voulait pas exposer sa réputation de grande dame charitable, bonne épouse et bonne mère. Elle préféra se débarrasser de moi autrement, m'imposant sans remord aucun, une sorte d'avortement post-natal », en réalité.

C'est difficile de parler. Mais Paul s'y oblige, dans son propre intérêt. Et puis, autant commencer par le début. Après tout, il est toubib, il fera le tri, se dit Paul pour se rassurer.

Il jette un œil à son interlocuteur, de l'autre côté de son bureau.